# CONSIDÉRATIONS

N° 38.

GÉNÉRALES

# SUR L'HOMME ADULTE,

ET SES MALADIES;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 mars 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR LOUIS-FRANÇOIS SAVIN, né à Montmorillon, Département de la Vienne;

Bachelier ès-lettres.

*Non est fingendum, nec excogitandum, sed inveniendum quid natura faciat aut ferat.*

BACON, *de dignitate et augmentis scientiarum.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

*Professeurs.*

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Président.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions mises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

# A LA MEILLEURE DES MERES.

*Témoignage de reconnaissance et de piété filiale.*

A

MONSIEUR L'ABBÉ DEMOUSSAC,

Vicaire-général capitulaire du diocèse de Poitiers.

*Faible tribut de reconnaissance.*

L. F. SAVIN.

# INTRODUCTION.

AFIN de mettre plus d'ensemble dans cette dissertation, je crois qu'il est convenable, avant de traiter de l'âge adulte, de jeter un coup-d'œil rapide sur les divers âges de la vie, et de dire quelque chose des principales révolutions qui arrivent dans l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ensuite j'étudierai plus spécialement l'homme adulte; j'examinerai les changemens qu'éprouve le corps à cet âge, et les phénomènes qu'il présente; enfin je terminerai par quelques considérations sur les maladies auxquelles il est le plus particulièrement exposé.

Séduits par quelques apparences, les anciens avaient cru observer que les révolutions des âges étaient assujetties à la puissance des nombres, et qu'elles s'opéraient tous les sept ans. Les années où elles devaient survenir se nommaient *climatériques*. Cette doctrine, puisée par *Pythagore* chez les Egyptiens, a été celle d'un grand nombre de médecins recommandables; et même encore de nos jours les personnes étrangères à l'art de guérir pensent que le corps se renouvelle tous les sept ans. Il est sans doute incontestable que les changemens qui s'opèrent dans notre économie durant les périodes des âges coïncident assez souvent avec ces prétendues années clima-

tériques. Mais combien d'irrégularités n'observe-t-on pas à cet égard, suivant les climats, les sexes, les tempéramens, l'éducation, etc., qui agissent avec tant d'influence sur le corps de l'homme, et lui font éprouver les modifications les plus variées. C'est donc méconnaître la marche infiniment mobile et inconstante de notre nature que de vouloir l'assujettir à des périodes fixes et immuables.

La vie humaine se divise naturellement en quatre âges : l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte, et la vieillesse.

L'enfance peut être subdivisée en deux époques : l'une, *infantia* des Latins, dure sept ans, et est remarquable surtout par la première dentition, qui généralement commence à six ou sept mois, et s'achève à deux ans ou vingt-huit mois. Cette époque de la vie est extrêmement orageuse. Les souffrances déterminées par la sortie des dents produisent une irritation générale, exaltent la susceptibilité nerveuse, et sont la source d'accidens fréquens et variés. Le gonflement des gencives, les aphthes, les oreillons, les ophthalmies, les croûtes laiteuses, les congestions cérébrales, le coryza, le catarrhe pulmonaire, les vomissemens, la diarrhée, les convulsions, l'épilepsie, la danse de Saint-Guy, etc., viennent souvent alors tourmenter l'enfant, et compromettre sa frêle existence.

La seconde enfance, *pueritia*, commence à sept ans, et s'étend jusqu'à onze ou douze ans chez les femmes, et jusqu'à quatorze ou quinze ans chez les hommes. C'est à

cette époque de la vie que les premières dents tombent et sont remplacées par de nouvelles. Ce travail de la nature n'est point ordinairement contrarié par des accidens graves; il semble seulement, dans quelques circonstances, favoriser le développement de la maladie scrophuleuse et du rachitis. Ensuite vient l'adolescence, reconnaissable aux premiers signes de la puberté et au travail particulier qui se fait dans la poitrine. Cette cavité se développe d'une manière remarquable, les poumons acquièrent plus de volume. Leur vie devient plus active, et par cette raison leurs maladies sont plus fréquentes. Cette période de la vie, plus orageuse pour la femme que pour l'homme, à cause de l'établissement souvent difficile de la menstruation, se termine lorsque le corps a acquis tout le développement dont il est susceptible, c'est-à-dire à vingt-un ans pour les femmes, et à vingt-cinq pour les hommes.

Alors commence l'âge adulte, qui se prolonge jusqu'à soixante ou soixante-trois ans. L'énergie dont jouissent tous les organes durant cette période de la vie, la régularité des fonctions qui leur sont confiées, sembleraient devoir assurer la santé la plus florissante et la plus durable. Mais combien de causes, soit morales, soit physiques, comme nous le verrons dans le courant de cette dissertation, peuvent troubler l'harmonie des fonctions! Cet âge est particulièrement dangereux pour les femmes, vers quarante-cinq ou cinquante ans, à cause de la cessation du flux menstruel.

C'est à soixante ou soixante-trois ans que commence la

vieillesse, traînant à sa suite toute une cohorte d'infirmités. Cependant l'homme conserve souvent une santé assez robuste jusqu'à soixante-dix ans; mais alors il marche d'un pas rapide vers la décrépitude; il perd de jour en jour ses forces; ses sens s'affaiblissent d'une manière remarquable, ses fonctions languissent, et il devient sujet à une multitude d'infirmités : le tremblement, l'asthme, le catarrhe pulmonaire chronique, la gangrène sénile, l'anasarque, l'incontinence et la rétention de l'urine et des matières stercorales, la démence, l'imbécillité, etc.; et enfin la mort vient, à un âge plus ou moins avancé, terminer cette scène de misères.

Lorsqu'on examine d'une manière attentive les états divers dans lesquels se trouve le corps de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, on remarque qu'il est des organes qui, à certaines époques, se réveillent, pour ainsi dire, de l'inertie dans laquelle ils étaient plongés. Leur sensibilité augmente d'une manière remarquable, leur susceptibilité devient plus grande, et leur vie plus active. Cette excitation passagère, qui s'établit dans certaines parties du corps pendant les périodes de la vie, est la source des maladies des divers âges, de même que la prédominance plus ou moins constante de quelques systèmes établit les maladies des tempéramens. Ainsi donc jamais il n'existe d'équilibre dans les organes, jamais d'harmonie parfaite dans leurs fonctions; et ce tempérament tempéré, *temperamentum temperatum* (GAL.), prototype de la santé, n'est qu'une chimère créée par

l'imagination. En effet, dans l'enfance, la peau, les surfaces muqueuses supérieures, les glandes jouissent d'une vitalité prédominante. Aussi remarque-t-on que c'est l'âge des éruptions cutanées, du croup, des angines, du coryza, etc., des maladies scrophuleuses. Dans l'adolescence, ce sont les poumons qui sont le théâtre de l'énergie vitale; de là les fluxions de poitrine, les phthisies pulmonaires. Chez l'adulte, les principales forces se concentrent dans les organes de l'abdomen, comme nous le verrons par la suite. Enfin, dans la vieillesse, c'est vers le cerveau que se font les mouvemens fluxionnaires, comme le prouve la fréquence des apoplexies que l'on observe à cet âge de la vie.

Nous avons jusqu'ici parlé des changemens physiques qui s'opèrent dans l'homme; disons maintenant quelque chose sur le développement de ses facultés morales. Dans les deux premières années de sa vie, l'enfant semble être entièrement adonné aux besoins physiques : téter et dormir, voilà toute son occupation. Dans l'intervalle qui sépare la première dentition de la seconde, il se met en rapport avec les divers objets qui l'environnent; il observe ce qu'il voit, et en devient l'imitateur, mais sans réfléchir au but de ses actions. La seconde enfance est marquée par le développement de la mémoire. Après le travail de la puberté, l'intelligence se développe, la mémoire reproduit les idées, l'esprit les féconde et en crée de nouvelles; c'est le règne brillant de l'imagination. La réflexion et le jugement solide sont l'apanage de l'âge

adulte, mûri par l'expérience ; alors l'esprit a acquis toute la force et l'énergie dont il est susceptible. Il se conserve encore assez sain pendant une partie de la vieillesse ; mais, sur la fin de cet âge, l'intelligence s'affaiblit de plus en plus, et l'homme retourne à l'état d'enfance d'où il était parti.

# CONSIDÉRATIONS

## GÉNÉRALES

# SUR L'HOMME ADULTE,

## ET SES MALADIES.

### *De l'âge adulte.*

L'âge adulte pour l'homme comprend tout l'intervalle qui s'étend depuis vingt-cinq ans jusqu'à soixante ou soixante-trois ans. M. le professeur *Hallé* le divise en trois époques, la virilité commençante, la virilité confirmée, la virilité décroissante, nommée par Daubenton *âge de retour*. La première époque, pendant laquelle les Latins donnaient aux hommes le nom de *juvenes*, s'étend jusqu'à trente-cinq ans. La virilité confirmée (les hommes étaient alors appelés *viri*) va jusqu'à quarante-cinq ou cinquante ans. Enfin la virilité décroissante (*senectus cruda et viridis*) se prolonge jusqu'à soixante ou soixante-trois ans.

Parvenu à l'âge adulte, l'homme jouit de toute l'énergie et de toute la vigueur dont il est susceptible ; tout son accroissement en longueur est terminé; mais il n'en est pas de même de son développement dans les autres dimensions, qui se fait jusqu'à quarante

ans, et quelquefois même davantage. Tous les organes de l'économie animale acquièrent durant cet intervalle beaucoup de consistance et de solidité. La peau perd peu à peu la teinte rosée et la finesse qu'elle avait dans l'adolescence ; elle devient plus épaisse, et les poils qui la couvrent se prononcent davantage. Les muscles de la locomotion, plus fermes et plus consistans, se dessinent sous la peau d'une manière très-apparente, et font perdre au corps ses formes minces et arrondies. On observe dans les cartilages une blancheur mieux prononcée, et en même temps plus de densité et d'élasticité. Les os, moins spongieux, et plus solides, supportent avec la plus grande facilité tous les mouvemens du corps. Les veines, dont le calibre est plus considérable, deviennent plus saillantes sous la peau, et contiennent une plus grande quantité de sang; ce qui les dispose beaucoup aux varices. Les artères se développent ; leur densité, leur épaisseur et leur élasticité augmentent ; mais en même temps elles perdent de leur souplesse; voilà ce qui explique la fréquence des anévrismes dans l'âge adulte. Les poumons conservent jusqu'à trente-cinq ans la prédominance qu'ils avaient acquise sur les autres organes à l'époque de la puberté. Mais alors le théâtre de l'énergie vitale s'établit dans les membranes muqueuses de l'estomac et du tube intestinal ; dans le foie, la rate et les reins. De trente-cinq à cinquante ans, l'homme est parvenu à l'apogée de son accroissement ; c'est l'époque de la virilité confirmée, durant laquelle le corps reste stationnaire, à cause de l'équilibre qui existe entre ses pertes et ses réparations. Mais dans la période qui lui succède, appelée *virilité décroissante* ou *âge de retour*, l'homme décline d'une manière lente et insensible ; et il met pour arriver à sa fin un temps à peu près égal à celui qui a été employé pour son accroissement. Il est ici une remarque importante à faire ; c'est que la durée de la vie est proportionnée à celle du développement du corps. Cette proposition n'est pas seulement vraie pour l'homme ; elle l'est encore pour les divers animaux, dont la vie est d'autant plus longue, que leur

accroissement s'est fait avec plus de lenteur. Lorsque l'homme est entré dans la virilité décroissante, ses organes perdent de leur force, de leur énergie, de leur vitalité, mais d'une manière graduelle et tellement lente, qu'il ne s'en aperçoit pas. Les muscles deviennent flasques, lâches, et vacillent dans les grands mouvemens. Les ligamens perdent leur souplesse, et acquièrent plus de densité et de compacité ; de là la gêne des mouvemens, qui augmente à mesure que l'on avance en âge. Les cartilages s'ossifient dans quelques points ; les os deviennent plus durs et plus fragiles, à cause de la prédominance de la substance calcaire : voilà la raison pour laquelle les hommes sont d'autant plus sujets aux fractures, qu'ils sont plus âgés. On commence à apercevoir des rides sur la peau, particulièrement sur celle du front et du visage ; les cheveux grisonnent et tombent en plus ou moins grande quantité. Le décroissement est bien plus remarquable dans les organes sensitifs et locomoteurs que dans les principaux viscères intérieurs. Cela est si vrai, que l'on voit ceux-ci, dans la vieillesse, conserver beaucoup de vitalité, tandis que les premiers sont dans la langueur et l'épuisement. Cependant les viscères intérieurs ne restent point stationnaires, et ils acquièrent visiblement une dureté et une fermeté qui augmente de plus en plus à mesure que l'on vieillit. Liées à l'état des organes, les fonctions s'exécutent avec la plus grande perfection pendant les deux premières périodes de l'âge adulte. Mais, dans la virilité décroissante, elles commencent à ressentir l'influence du temps. Néanmoins, comme nous l'avons dit, les organes de la vie intérieure ne subissant pas de détérioration bien remarquable, il survient peu de changemens dans leurs fonctions. Aussi voyons-nous la digestion, la respiration, les sécrétions, s'opérer avec régularité, et la circulation n'éprouver qu'un léger ralentissement. Mais c'est dans les fonctions de la vie de relation que le dépérissement est remarquable. Les sens, jusque-là si parfaits, commencent à s'émousser. La vue surtout s'affaiblit notablement ; son organe se dessèche, s'aplatit, et son énergie

réfringente diminue : c'est l'âge de la presbytie, maladie dans laquelle on ne peut apercevoir les objets que de loin, et que l'on combat par l'emploi des verres convexes, qui, rendant à l'œil sa réfringence, rétablissent plus ou moins complètement l'intégrité de la vision. Les myopes ne sont point sujets à cette affection; le dessèchement des humeurs du globe de l'œil, qui s'opère par les progrès de l'âge, diminuant la convexité de cet organe, produit souvent dans leur vue une amélioration considérable.

## *Maladies de l'homme adulte.*

### *Virilité commençante.*

La prédominance que 'on a vue s'établir dans les poumons, à la puberté, subsiste jusqu'à la trente-cinquième année. Ces organes jouissent jusqu'à cette époque d'une vie très-active et d'une grande susceptibilité. Ce n'est encore là sans doute qu'un phénomène physiologique, mais qui se change bientôt en maladie, pour peu qu'il soit outré. Aussi, qu'un agent quelconque exalte les propriétés vitales du poumon, il déterminera bientôt des catarrhes pulmonaires, des pneumonies, des pleurésies, des hémoptysies, maladies en effet très-fréquentes dans cette première période de l'âge adulte.

Le poumon est un des organes de l'économie animale les plus exposés aux maladies. Cela tient à son organisation, à la nature de ses fonctions, et à ses sympathies. D'un tissu mince, délicat, et pourvu de beaucoup de vaisseaux sanguins; obligé d'être continuellement en contact avec l'air atmosphérique, si variable dans sa température, et si souvent vicié par des miasmes hétérogènes; lié par les plus étroites sympathies avec la peau, dont on peut dire qu'il est l'organe supplémentaire; sympathisant aussi avec les voies gastriques, combien de causes morbifiques peuvent troubler l'harmonie de ses fonctions! Ces causes sont directes ou indirectes. Au

nombre des premières, se trouvent l'inspiration d'un air chargé de calorique, et des vapeurs irritantes que beaucoup d'ouvriers sont souvent obligés de respirer ; le chant, la déclamation, les cris ; tous les efforts de la respiration ; les lésions mécaniques des poumons, etc. Parmi les secondes on compte le froid appliqué sur la peau, qui, soit qu'il vienne de l'air atmosphérique, soit qu'il soit déterminé par les accès des fièvres intermittentes, ou par des passions vives et subites, a pour effet de faire pâlir la peau, et de refouler le sang de l'extérieur à l'intérieur, c'est-à-dire des vaisseaux capillaires de la peau dans ceux de l'organe respiratoire. Le froid est la cause la plus commune des maladies du poumon. Aussi les médecins ont-ils lieu d'observer que celles-ci sont très-fréquentes en hiver, et dans les climats dont la température se rapproche de cette saison. On compte encore les boissons froides, la suppression d'une évacuation habituelle, etc. Ces différentes causes ont pour dernier résultat de stimuler le poumon, et d'y faire affluer le sang. *Ubi stimulus, ibi fluxus* ( Hipp. ) De cette irritation résultent des phlegmasies ou des hémorrhagies de poitrine. Cette différence est relative aux tempéramens et aux idiosyncrasies. On observe souvent des hémoptysies chez les hommes remarquables par une taille élevée, les membres grêles, la finesse et la coloration de la peau, la couleur rosée des pommettes, la mollesse des tissus, la longueur du cou, l'étroitesse de la poitrine, et la saillie des omoplates. Au contraire, les crachemens de sang ne se rencontrent que très-rarement chez les hommes robustes et sanguins, dont la poitrine est large et les muscles bien développés. Soumis à l'influence des causes que nous avons énumérées, les uns seront attaqués d'hémoptysies, les autres de phlegmasies de poitrine. Néanmoins, outre les crachemens de sang, les premiers contractent des phlegmasies pectorales pour les causes les plus légères. Celles-ci sont généralement très-fâcheuses, à cause de leur tendance à passer à l'état chronique, et à dégénérer en phthisie pulmonaire. Chez les autres, au contraire, elles sont franches, présentent le type des inflammations aiguës, et

passent très-rarement à la chronicité, si elles sont traitées d'une manière convenable. Les hémoptysies, de même que les phlegmasies pectorales, sont très-dangereuses chez les hommes du tempérament nerveso sanguin, que nous avons décrit précédemment. Celles-là se terminent très-fréquemment par la phthisie pulmonaire, dont elles ne sont souvent qu'un symptôme. Mais les personnes de ce tempérament ne sont pas les seules chez lesquelles puissent se déclarer ces hémoptysies. On les rencontre quelquefois chez des individus robustes et pléthoriques, sujets au saignement de nez pendant leur jeunesse. Elles sont alors infiniment moins dangereuses; il est même des personnes qui crachent habituellement du sang sans en être beaucoup incommodées. *Pline* parle d'un gouverneur romain qui vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans avec une hémoptysie habituelle. *Zacutus Lusitanus*, médecin portugais, rapporte l'observation d'un jeune homme de quatorze ans chez lequel un crachement de sang devint, deux fois à six mois d'intervalle, la crise d'une fièvre ardente. Cette hémorrhagie se renouvela à l'âge de quarante ans, et dura près de deux années; enfin elle revint quelque temps après, et finit par devenir habituelle jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, époque à laquelle le malade succomba à une dysenterie. On peut citer encore l'exemple du célèbre musicien Grétry, qui poussa sa carrière jusque dans un âge avancé, quoiqu'il fût sujet, dès avant l'âge de puberté, à une hémoptysie qui s'exaspérait toutes les fois qu'il se livrait avec ardeur à la composition de quelque ouvrage.

*Phthisie pulmonaire.* Déterminée par une irritation qui persiste long-temps dans le poumon, la phthisie pulmonaire est très-fréquente dans cette période de l'âge adulte. *Tabes maximè fiunt ab anno octavo decimo usque ad quintum et trigesimum.* (Hipp.). On la voit très-souvent succéder aux phlegmasies et aux hémorrhagies pectorales, surtout, comme je l'ai dit, chez les personnes qui présentent les caractères propres aux tempéramens nerveso-

sanguins. Tous les auteurs ont remarqué que les personnes nées de parens phthisiques sont elles-mêmes très-sujettes à la maladie qui nous occupe. Je n'expliquerai point ce fait par la transmission d'un germe morbifique du père au fils : j'en trouve une raison bien plus satisfaisante dans la constitution des enfans, qui est ordinairement la même que celle de leurs parens. Les pulmonies sont très-fréquentes chez les individus épuisés par les voluptés, la masturbation, les maladies, l'usage de mauvais alimens, etc. En effet, la débilité, en favorisant les concentrations vicieuses des forces vitales, rend l'influence des divers excitans bien plus puissante sur nos organes.

*Virilité consistante.*

A cet âge, la prédominance des organes de la respiration cesse, et l'énergie vitale se concentre dans les organes abdominaux. Alors surtout on observe des inflammations de l'estomac, des intestins, du foie. Outre cela, c'est le temps des anévrismes du cœur, des hémorrhoïdes, du rhumatisme, de la goutte, de l'hypochondrie, et de la mélancolie.

*Gastrite et entérite.* Pourvue de beaucoup de vaisseaux et de nerfs, douée de la plus grande vitalité et des sympathies les plus nombreuses, la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins est en outre modifiée par les substances avec lesquelles elle se trouve en rapport, substances souvent inappropriées à son mode de sensibilité, et plus ou moins réfractaires aux forces digestives. Il résulte de là que les causes susceptibles de déterminer les gastrites et les entérites sont en grand nombre. Elles agissent tantôt sur la muqueuse elle-même, tantôt sur des parties liées à l'estomac et aux intestins, par le nœud de la sympathie. Parmi les causes dont l'action est immédiate on doit mettre en première ligne les substances irritantes, soit liquides, soit solides, introduites dans les voies gastriques. Mais toutes n'enflamment pas l'estomac et les in-

testins avec la même intensité et la même promptitude. Les phlegmasies les plus subites et les plus violentes sont déterminées par les poisons. D'autres nuances infiniment nombreuses naissent sous l'influence des liqueurs spiritueuses, des vins pris en trop grande quantité, des mets épicés, des émétiques, des purgatifs, administrés intempestivement, etc.

Les passions, telles que la peur, l'ambition, l'envie, la haine, toutes les affections morales tristes, ont encore sur l'estomac une action immédiate très grande.

De toutes les causes qui n'agissent que sympathiquement sur les voies gastriques, la plus puissante est sans contredit la chaleur de l'air atmosphérique. Aussi voyons-nous que les inflammations de l'estomac et des intestins règnent principalement dans l'été, et dans les contrées où la température est très-elevée. On peut dire que l'air chaud est à la membrane muqueuse gastro-intestinale ce que l'air froid est au poumon. L'un n'est pas moins propre à enflammer les voies alimentaires que l'autre à déterminer des phlegmasies pectorales. Ils n'ont point, ni l'un ni l'autre, une action immédiate sur ces parties; ils agissent d'abord sur la peau, mais d'une manière bien différente. L'air chaud la stimule, l'irrite, rend la circulation plus active, et y accumule une plus grande quantité de sang. L'air froid se comporte d'une manière entièrement inverse : il refoule le sang à l'intérieur et décolore la peau. Il résulte de là qu'il y a simultanéité d'action entre cette membrane et la muqueuse gastro-intestinale, et que le poumon est son organe supplémentaire.

*Hépatite.* Organe secondaire dans l'importante fonction de la digestion, n'ayant aucune communication directe avec l'extérieur du corps, le foie est bien moins disposé aux inflammations que l'estomac et les intestins. Les causes susceptibles d'enflammer cet organe n'agissent guère que sympathiquement; car il n'y a que les lésions physiques qui aient sur lui une action immédiate. Le foie est uni par les liens de la sympathie au cerveau et aux organes

digestifs. En effet, l'observation nous apprend que fréquemment les plaies de tête sont suivies d'inflammations et d'abcès dans l'organe sécréteur de la bile. Quant à la corrélation qui existe entre ce viscère et les voies alimentaires, elle est prouvée et par l'état de santé, et par l'état de maladie. N'est-ce pas en excitant d'une manière plus ou moins énergique la membrane muqueuse gastro-intestinale que les alimens et les boissons provoquent la sécrétion de la bile? Sans doute, et ce n'est là qu'une loi physiologique, qui est remplie toutes les fois que nous introduisons des substances dans les voies gastriques. Mais que celles-ci soient stimulées plus que d'habitude par une cause quelconque, une irritation plus énergique est transmise, soit sympathiquement, soit par contiguité à l'organe sécréteur de la bile; et alors sa substance peut contracter une phlegmasie. C'est en effet de cette manière que surviennent la plupart des inflammations du foie. Aussi, de même que les phlegmasies de l'estomac et des intestins, les hépatites se rencontrent-elles le plus souvent chez les hommes d'un tempérament bilieux, dans les climats chauds et dans les saisons dont la température se rapproche de celle de ces climats. De même l'abus des boissons spiritueuses, des drastiques et des émétiques, celui du quinquina dans les fièvres intermittentes, etc., peuvent leur donner naissance.

*Lésions organiques du foie.* La substance de cet organe est susceptible d'un grand nombre de dégénérescences. On la voit se transformer en tubercules, squirrhes, mélanose; en tissu cérébriforme, stéatomateux, etc. Ces diverses altérations, qui ont été désignées sous le nom vague d'*obstructions*, sont le produit d'une inflammation chronique qui a persisté long-temps dans l'organe et s'est propagée aux vaisseaux blancs.

*Ictère* ou *jaunisse.* Il est une maladie que l'on voit se manifester presque constamment comme symptôme dans la plupart des affec-

tions du foie; c'est l'ictère, caractérisé par la couleur jaune ou noire de toute la surface de la peau. Cette maladie peut encore dépendre de l'obstacle mécanique que la présence des calculs biliaires dans le canal cholédoque, ou que la compression de ce conduit par quelque humeur développée dans son voisinage oppose au passage de la bile. Souvent une impression vive de l'âme, comme la colère, la peur, peuvent la déterminer subitement, en produisant une irritation dans le canal cholédoque, qui se refuse au passage de la bile, comme le col de la vessie irrité s'oppose à l'excrétion de l'urine. La jaunisse, dit *Grimaud*, dans son Cours de fièvres, n'établit aucune maladie déterminée; elle peut dépendre de maladies très-différentes, qu'il faut nécessairement connaître pour la traiter convenablement.

*Hémorrhoïdes.* On voit fréquemment s'établir, dans l'âge mûr, une fluxion sanguine sur l'extrémité du rectum. Ce mouvement s'opère en vertu de la loi qui préside au maintien de l'équilibre des diverses parties de notre économie. Elle est la même que celle qui, chez le jeune homme robuste et pléthorique, dirige vers le nez le superflu du sang, et qui produit le flux menstruel chez la femme. Celui qui aura réfléchi sur la position, la structure et les fonctions de l'intestin rectum, sentira bientôt pourquoi la nature choisit pour siége de cette fluxion cet organe de préférence à tout autre. En effet, n'est-il pas la partie la plus déclive du corps, celle qui est presque continuellement en contact avec des matières âcres, putrides, qui le stimulent et l'irritent, et qui souvent par leur dureté lui causent beaucoup d'efforts douloureux? D'un autre côté, combien de vaisseaux n'entrent pas dans son organisation! Ces considérations, jointes à celles tirées de l'énergie vitale, dont le ventre est le siége à cet âge de la vie, donnent, je pense, des raisons suffisantes de cette prédilection.

Les hémorrhoïdes consistent dans cette fluxion sanguine dont nous venons de parler. Il est cependant des auteurs qui ont donné

ce nom à des tumeurs situées à l'extérieur ou à l'intérieur de l'intestin rectum. Mais celles-ci n'existant pas constamment, et d'ailleurs n'apparaissant ordinairement qu'après plusieurs attaques d'hémorrhoïdes, il n'est pas conséquent de s'en servir pour caractériser une maladie, dont elles ne sont qu'un effet et une complication.

Le retour des hémorrhoïdes est tantôt assujetti à des périodes fixes; d'autres fois elles surviennent d'une manière plus ou moins irrégulière. On voit des personnes qui éprouvent tous les ans, tous les six mois ou tous les mois, des hémorrhagies par le rectum. On en observe d'autres au contraire chez qui ce flux n'a point d'époque marquée.

Les causes des hémorrhoïdes se divisent en *prédisposantes* et en *déterminantes*.

Parmi les premières, on doit compter :

1.° Le tempérament bilieux et mélancolique, comme *Stalh* en a fait l'observation : *Subjectis accidere solet faciliùs hic fluxus, sanguineo-cholericis et sanguineo-melancholicïs plethora affectis.* (Dissert. de hemorr. intern. motu, *Stalh.*)

2.° Les climats chauds, en faisant prédominer le tempérament bilieux, prédisposent beaucoup aux hémorrhoïdes. Cette affection, d'après le rapport du grand Boerhaave (*Prælect. acad. de morb. nerv.*), est aussi fréquente dans la Grèce et dans toute l'Asie que l'est le flux menstruel dans notre climat.

On doit encore compter comme prédispositions aux hémorrhoïdes l'hérédité, le sexe masculin, l'oisiveté, la bonne chère, etc.

Voilà les causes principales qui prédisposent aux hémorrhoïdes; combien d'autres sont capables d'en déterminer l'apparition ! On doit regarder comme telles les alimens, soit liquides, soit solides, chauds et doués de propriétés irritantes; l'usage fréquent des purgatifs, l'équitation, les passions tristes de l'âme, etc.

Quel prognostic doit-on porter sur les hémorrhoïdes ? Je pense que, loin d'être une maladie, on doit les regarder généralement

comme une affection salutaire, utile, indispensable même à un grand nombre de personnes. Telle est la doctrine du père de la médecine : *Qui sanguinem per ora venarum quæ in ano sunt perfundere solent, ii neque lateris dolore, neque pulmonis inflammatione, neque ulcere excedente (phagedænam vocant), neque furunculis corripiuntur, neque tuberculis qui à ciceris similitudine* therminthi *dicuntur; ac fortè ne lepra quidem, fortassis verò, neque vitiliginibus.* (Hipp., *de Humor.* ex traduct. Foesis., p. 51). Pareillement Galien (*de venæ sectione, adversùs* Erasist., cap. 5) a dit que ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes sont bien moins exposés aux maladies que les autres hommes. Je pourrais encore rapporter l'opinion de l'immortel *Stalh*, et de plusieurs autres auteurs recommandables relativement aux hémorrhoïdes, conforme en tout à celles du vieillard de *Cos* et du médecin de Pergame.

Beaucoup d'hommes naissent avec des organes très-sensibles, très-irritables, dans lesquels des concentrations s'effectuent avec la plus grande facilité, sous l'influence des causes les plus légères; tels sont, par exemple, les personnes disposées à la phthisie pulmonaire, à l'apoplexie, etc. D'un autre côté, nous savons que, dans les différens âges de la vie, il s'établit dans certains organes une augmentation d'action souvent très-considérable, qui peut être le principe de plusieurs maladies. Combien, dans toutes ces circonstances, l'économie animale n'a-t-elle pas besoin d'une dérivation spoliative, pour ainsi dire, afin que l'équilibre, que les affections les plus graves menacent d'interrompre, soit maintenu! Je pense donc que l'établissement des hémorrhoïdes, malgré les incommodités qu'on ne saurait dissimuler, doit être regardé comme la chose la plus heureuse. En effet, combien de personnes disposées à l'apoplexie et à la phthisie pulmonaire doivent au flux hémorrhoïdal la conservation de leur vie! Combien d'autres ont succombé après sa cessation, soit spontanée, soit imprudemment provoquée!

Mais si les hémorrhoïdes sont généralement en elles-mêmes une affection salutaire, les divers accidens qu'elles occasionnent, tels que les rétrécissemens de l'anus, les abcès, les fistules, sont des maladies fâcheuses, que l'art doit prévenir autant que possible, et qu'il doit combattre lorsqu'ils se sont déclarés.

*Lésions organiques du cœur.* Ces lésions peuvent être mises au nombre des maladies organiques les plus fréquentes qui puissent affliger l'espèce humaine ; et cela ne paraîtra pas surprenant à celui qui connaît la nature des fonctions du cœur, ses sympathies, et les causes nombreuses qui agissent sur lui. Cet organe palpite chez l'embryon, lorsque l'œil de l'observateur découvre à peine les premières ébauches de l'homme : c'est le *punctum saliens* d'Harvey ; et ses battemens continuent sans interruption jusqu'à la mort : c'est l'*ultimum moriens.* Tous les autres organes de l'économie animale ont leur intermittence ou leur rémittence d'action ; le cœur seul agit continuellement. Centre de la circulation, il est toujours en mouvement pour pousser le sang dans toutes les parties du corps par le moyen des artères, et recevoir celui que lui rapportent les veines. Cette pérennité d'action peut certainement être regardée comme une source de maladies ; car le jeu seul des organes est susceptible, à la longue, de les altérer. Qu'on considère les rapports sympathiques qu'il a avec toutes les parties de l'économie : la plupart des lésions ont sur lui une influence plus ou moins marquée. Qu'une inflammation, souvent même légère, se manifeste quelque part, aussitôt les battemens du cœur s'accélèrent, et la fièvre s'allume. D'un autre côté, combien de causes ont sur cet organe une action immédiate ! la course, le saut, la lutte, la déclamation, la toux, tous les exercices violens, certaines professions, les écarts de régime, la copulation, l'onanisme, l'épilepsie, etc. Qui ne connaît l'influence puissante qu'ont sur le cœur les affections morales et les passions : la colère, l'amour, la joie, la crainte, la frayeur, la haine, la jalousie, la vengeance, les chagrins, le désespoir... etc. !

Les unes accélèrent ses battemens, les autres, au contraire, les ralentissent. Toutes, lorsqu'elles sont portées à un haut degré, les paralysent, et déterminent quelquefois subitement la mort. Leur action sur le principal organe de la circulation peut être même tellement violente, qu'elles en produisent la rupture d'une manière instantanée. « Philippe V, roi d'Aragon, dit *Zimmermann* (Traité de l'expér., liv. 5), mourut subitement à la nouvelle que les Espagnols avaient été battus près de Plaisance; on l'ouvrit, et on lui trouva le cœur crevé. »

« Les scènes sanglantes de la révolution, dit M. le professeur « *Corvisart*, leurs hideux tableaux, le bouleversement des fortunes, « les saisissemens, les émotions, les chagrins qui en ont été la suite, « ont, dans ces derniers temps, fourni une foule de preuves de « l'influence des affections morales sur le développement des mala- « dies organiques en général, et de celles du cœur en particulier. « Combien n'avons-nous pas vu dans les hôpitaux de personnes « naguère opulentes, alors réduites à la mendicité, désirer, pour « terme de leurs maux, une mort prompte, que des lésions orga- « niques du cœur leur apportaient trop lentement à leur gré! » (Essai sur les malad. organ. du cœur, 2^e^. édit. pag. 370.)

Il est facile d'expliquer pourquoi ces maladies sont si fréquentes dans l'âge adulte. En effet, le cœur est alors obligé d'augmenter ses efforts pour faire circuler le sang dans les artères, dont les parois, devenues plus denses, plus épaisses, plus élastiques et moins souples, résistent davantage au cours de ce fluide. D'une autre part, l'âge adulte est l'époque où l'homme se livre avec le plus d'ardeur et d'opiniâtreté à des travaux souvent très-pénibles et très-propres à porter le trouble dans la circulation. C'est le temps des peines, des soucis, des chagrins, et de tous les tourmens qu'enfantent l'ambition, la haine, l'envie, et toutes les passions dont l'intérêt est le mobile. D'ailleurs, ces maladies peuvent avoir été préparées par les écarts d'une adolescence orageuse, si toutefois elles ne se sont pas déjà manifestées à cet âge de la vie.

*Rhumatisme et goutte.* Les progrès qu'a faits l'anatomie pathologique, la précision qu'elle a apportée dans la connaissance du siége des maladies, ne permettent pas de faire consister la cause prochaine du rhumatisme dans le transport d'une humeur âcre sur les muscles et les articulations. En effet, qu'observe-t-on dans l'examen anatomique des parties affectées de cette maladie? des muscles gonflés, gorgés de sang, ramollis, contenant quelquefois des foyers plus ou moins considérables de suppuration; les membranes synoviales des articulations rouges, couvertes de fongosités, et renfermant dans leur intérieur un fluide purulent, etc. Certes, lorsqu'on voit coïncider avec ces lésions la tuméfaction, la douleur, la rougeur et la chaleur, symptômes que l'on observe, en tout ou en partie, dans les affections rhumatismales, peut-on s'empêcher de regarder le rhumatisme, malgré son caractère mobile, comme une véritable inflammation?

*Causes du rhumatisme.* Les personnes fortes et robustes y sont sujettes, de même que celles qui joignent à une constitution faible et délicate une vive sensibilité. D'une part, les travaux sédentaires, l'oisiveté, une vie molle et efféminée, surtout quand elle succède à un genre de vie actif et laborieux; une nourriture succulente, l'usage fréquent des alimens épicés, l'abus du vin et des liqueurs spiritueuses. D'une autre part, les travaux immodérés de l'esprit et du corps, les veilles prolongées, les marches forcées, les exercices violens, une nourriture peu abondante et de mauvaise qualité, les plaisirs énervans, la masturbation, sont autant de causes qui peuvent produire cette maladie, ou qui y prédisposent d'une manière notable, quand elles ne la déterminent pas. Mais de toutes, celle qui agit avec le plus d'énergie, c'est le froid, surtout quand il est joint à l'humidité. Aussi le rhumatisme s'observe-t-il particulièrement en hiver, dans les pays froids et humides, et dont la température est variable; chez les hommes qui, tels que les militaires en campagne, sont exposés aux intempéries

de l'air, et sont souvent obligés de coucher sur la terre, et sur l'herbe humide, etc.

La goutte est de nature inflammatoire, de même que le rhumatisme, avec lequel elle a la plus grande analogie. C'est ce qui a fait dire au savant Van-Swiéten : *Plures certè vidi auctores qui de rheumatismo scripserunt ; sed mihi visa fuit semper aliqua manere difficultas in distinctione adæquata inter rheumatismum et arthritidem.* ( Comm. in *Boerh.* aphor. t. 5, p. 599. )

Essayons néanmoins de tracer quelques caractères au moyen desquels on peut distinguer la goutte de l'affection rhumatismale.

1.° Le siége du rhumatisme articulaire est dans les grandes articulations. Celui de la goutte est dans les petites, dont elle enflamme la membrane synoviale et le tissu fibreux.

2.° Il n'est pas rare de rencontrer le rhumatisme dans la jeunesse. La goutte, au contraire, ne survient guère avant la seconde période de l'âge adulte.

3.° Le rhumatisme attaque souvent une personne, sans reparaître dans la suite. Il est bien rare au contraire que, lorsqu'on a éprouvé une attaque de goutte, on n'en éprouve pas de nouvelles; et ces attaques sont généralement plus périodiques que celles du rhumatisme.

4.° Toutes les causes susceptibles de produire le rhumatisme peuvent, sans contredit, déterminer la goutte, et réciproquement. Cependant on a remaqué que cette dernière affection était plus spécialement causée par une nourriture succulente, l'abus des alimens stimulans, soit liquides, soit solides, l'oisiveté surtout quand elle succède à un genre de vie actif et laborieux, les passions tristes de l'âme, les plaisirs énervans ( *podagra filia Bacchi et Veneris* ). Elle épargne rarement les voluptueux sybarites de nos villes, et ces modernes Apicius dont le palais blasé ne s'accommode que des mets du plus haut goût. Mais malheureusement on l'observe aussi chez les hommes les plus sages, dont la vie entière est consacrée à la culture des sciences et des arts. En effet, la ten-

sion presque continuelle de l'esprit, et l'inaction dans laquelle les profondes méditations tiennent le corps, sont très-propres au développement des maladies goutteuses.

On voit quelquefois le rhumatisme et la goutte affecter un caractère d'ambulance remarquable. L'inflammation disparaît dans un lieu pour se montrer dans un autre. On a lieu surtout d'appréhender cette métastase lorsque, quittant des parties situées à l'extérieur, elle se transporte sur des organes nécessaires à l'entretien de la vie. Cet accident arrive lorsqu'on emploie des répercussifs à l'extérieur, et que les viscères sont stimulés. Ainsi, qu'un individu, pendant un accès de goutte, fasse usage de boissons excitantes, une gastrite pourra être provoquée. Qu'il soit saisi par un coup d'air froid, ce sera une pneumonie, etc.

Comment se fait-il que, lorsqu'un homme a éprouvé un accès de goutte, il échappe si rarement à de nouvelles attaques? Cela vient de ce que, lorsqu'un organe a été pris une fois d'inflammation, il devient plus disposé à s'enflammer de nouveau par la suite. En second lieu, c'est que, lorsqu'un homme est habitué à un genre de vie, il est bien rare qu'il veuille le changer pour un autre. Je pense que si, dans le commencement de la maladie, les personnes affectées de goutte voulaient éviter toutes les causes capables de la déterminer ou de l'entretenir, et s'astreindre à un régime de vie conforme aux lois de l'hygiène, la plupart guériraient radicalement.

*Hypochondrie et mélancolie.* Lorsqu'on examine la manière d'agir des causes de l'hypochondrie, on voit que toutes tendent à exalter la susceptibilité nerveuse générale, ou à stimuler les organes digestifs. Telles sont, d'une part, l'oisiveté, surtout quand elle succède à une vie active et occupée; les travaux opiniâtres du cabinet, la culture passionnée des arts, surtout de la musique, qui, comme l'a remarqué M. le professeur *Hallé*, prédispose aux maladies nerveuses; les passions sombres et concentrées, telles

que l'ambition, la haine, l'envie, etc. ; les affections morales tristes, les peines, les chagrins ; les voluptés, les plaisirs énervans, l'onanisme ; les craintes exagérées pour certaines maladies que l'on observe, notamment chez les personnes du monde qui lisent des ouvrages de médecine. D'une autre part, l'usage d'alimens stimulans, de boissons excitantes ; l'abus des toniques, des purgatifs ; l'ivresse ; l'influence des climats chauds, etc. Cette maladie est très-fréquente chez les Anglais : ce qui tient à leur caractère sombre et taciturne, à l'oisiveté, aux affections morales concentrées, aux excès d'intempérance, et aux écarts de régime, si communs parmi ce peuple. On l'observe aussi fréquemment chez les gens de lettres qui se livrent avec trop d'opiniâtreté à l'étude, surtout après les repas ; et qui ne fortifient jamais leur constitution par l'exercice. « Un mauvais estomac, a dit *Amatus*, suit les gens de lettres comme l'ombre suit le corps. »

Il ne faut pas confondre le délire de l'hypochondrie avec celui de la mélancolie. L'un et l'autre diffèrent beaucoup entre eux. Dans l'hypochondrie, l'affection des organes digestifs et le trouble de leurs fonctions donnent à l'imagination une teinte tout-à-fait particulière. Toujours inquiet sur sa santé, l'hypochondriaque ne rêve que maladie. Pusillanime à l'exès, il tremble, il frissonne à la moindre indisposition qu'il éprouve, il transforme en maladies graves les affections les plus légères, et croit avoir tous les maux dont il entend parler ; tout son délire ne roule que sur des objets relatifs à la santé.

Dans la mélancolie, au contraire, le délire ne s'exerce que sur des affections morales. C'est une idée ou une série d'idées sur laquelle l'esprit des malades est entièrement fixé. Les uns sont accablés de regrets ; les autres sont en proie aux remords ; d'autres, assiégés par la crainte et la défiance la plus ombrageuse, se croient poursuivis par leurs semblables, et regardent tous les hommes comme leurs ennemis.... ; cette idée exclusive les poursuit partout, ne leur laisse pas un instant de repos, et les rend les plus malheureux des hommes.

Toutes les passions, toutes les affections morales vives et prolongées peuvent déterminer la mélancolie. Les remords y conduisent les tyrans : nous pouvons citer pour exemple Tibère et Louis XI. Les grands conquérans, dévorés par l'ambition, échappent rarement à ses atteintes. L'orgueil fait aussi ses victimes ; témoin J. J. Rousseau, qui dut à cette passion la mélancolie profonde dont il fut tourmenté. Cette maladie est souvent le triste partage des personnes sensibles en butte aux persécutions et aux prises avec l'infortune ; et l'histoire nous montre beaucoup de mélancoliques parmi les grands hommes malheureux ; tels furent le Tasse, Gilbert, le célèbre médecin *Zimmermann*, etc.

*Virilité décroissante.*

Les maladies de l'homme parvenu à la troisième période de l'âge adulte sont à peu près les mêmes que celles de la précédente. Mais, outre cela, la virilité décroissante prédispose beaucoup à l'apoplexie ; et cette prédisposition se conserve dans la vieillesse. Cette maladie est infiniment plus fréquente de nos jours qu'elle ne l'était autrefois, puisque, comme l'a remarqué M. le docteur *Hernandès*, « Du temps de *Baillou* et de *Hollier* à peine comptait-on à « Paris un apoplectique sur mille morts, tandis qu'à présent on « en compte trente-cinq, trente-six, et même trente-sept, quoique « le Paris d'alors fût rempli de forêts, et beaucoup plus humide « que le Paris d'aujourd'hui. »

Cette fréquence de l'apoplexie a sa source dans le vice de l'éducation, une vie molle et efféminée, l'oisiveté, l'habitude pernicieuse de prolonger les veillées, les voluptés et tous leurs raffinemens, les travaux immodérés du cabinet, une nourriture trop succulente, l'abus des alimens excitans, des boissons spiritueuses, l'ivresse, la gourmandise, qu'on a décorée aujourd'hui du nom de *gastronomie*, les excès d'intempérance, les anévrismes du cœur, etc. Nous pouvons surtout mettre au nombre des causes

de la multiplication de cette maladie les affections morales et les passions avec tous leurs écarts. En effet, quel empire n'ont-elles pas sur l'économie animale ! quel trouble ne sont-elles pas susceptibles de porter dans les fonctions ! Nous avons dit quelque chose de leurs effets sur les poumons, l'estomac et le cœur. Leur action sur le cerveau est tellement énergique, qu'on les voit quelquefois déterminer subitement des apoplexies foudroyantes : tant est grande l'influence du moral sur le physique !

Nous accuserons encore comme causes de cette maladie l'exposition aux vapeurs métalliques, l'insolation, les coups et les chutes sur la tête, la compression du cerveau par un corps quelconque, l'épilepsie, l'indigestion, l'abus des narcotiques, la foudre, l'impression d'un air froid, l'habitation dans une chambre trop échauffée, la suppression d'une hémorrhagie accoutumée, des sueurs, un écoulement habituel, la répercussion de la goutte, d'une éruption, etc.

On regarde généralement les personnes sanguines et replètes, dont le cou est court et la tête volumineuse, comme particulièrement disposées à l'apoplexie. *Ponsart* (Traité de l'apopl. et de la paralys., p. 14) a remarqué qu'une petite tête y dispose également. D'ailleurs cette maladie s'observe aussi très-fréquemment chez les individus maigres ou d'un embonpoint ordinaire.

Telles sont les maladies propres à l'homme adulte. Si elles sont si fréquentes, il ne doit accuser que lui-même, c'est-à-dire son genre de vie, ses imprudences, ses goûts, ses caprices, ses habitudes, ses passions, ses excès, etc. Combien de maux n'éviterait-il pas par la pratique de la sagesse et l'observance des lois de l'hygiène !

# HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* FOESIO).

## I.

Per ætates hæc eveniunt : parvis et recens natis pueris, serpentia oris ulcera, aphthæ dictæ, vomitiones, tusses, vigiliæ, pavores, circa umbilicum inflammationes, aurium humiditates. *Sect.* 7, *aph.* 24.

## II.

Ad dentitionem verò progressis gingivarum stimulantes prurigines, febres, convulsiones, alvi profluvia, idque præcipuè cùm caninos dentes emittere cœperint, et iis qui maximè crassi sunt, et alvos duras habent. *Ibid.*, *aph.* 25.

## III.

Et iis paulùm ætate progressis tonsillarum inflammationes, vertebræ quæ ad occipitium est interiorem in partem impulsiones, crebræ anhelationes, calculi, lumbrici rotundi, alii tenues et minuti, in recto intestino orti, ascarides dicti, verrucæ, satyriasmi, strumæ, et alia tubercula, præcipuè verò prædicta. *Ibid.*, *aph.* 26.

## IV.

Adhuc autem ætate provectioribus et ad pubertatem progressis, ex iis multa et febres diuturnæ magis, et sanguinis ex naribus profusio. *Ibid.*, *aph.* 27.

## V.

Adolescentibus autem sanguinis spuitiones, tabes, febres acutæ, comitiales, aliique morbi, præcipuè tamen prædicti. *Ibid.*, *aph.* 29.

## VI.

His verò qui hanc ætatem superarunt crebri anhelitus, morbi laterales, pulmonum inflammationes, lethargi, phrenitides, febres

ardentes, diuturna alvi profluvia, choleræ, intestinorum difficultates et lævitates, sanguinis per ora venarum quæ in ano sunt profusio. *Sect.* 7, *aph.* 30.

## VII.

At senibus spirandi difficultates, destillationes tussim inferentes, stranguriæ, urinæ difficultates, articulorum et renum dolores, vertigines, apoplexiæ, mali corporis habitus, totius corporis pruritus, vigiliæ, alvi, oculorum et narium humiditates, visûs hebetudines, gravedines, auditus graves. *Ibid.*, *aph.* 31.